

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 31 (1902)
Heft: 21

Nachruf: L'abbé Rambaud

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gnement ménager se fasse moins sentir que chez nous, où l'on considère l'introduction et le développement de cet enseignement comme l'un des plus importants progrès réalisés durant ces dernières années.

Les Allemands ont un goût prononcé pour l'enseignement théorique. Il y a, ce semble, un danger : la théorie outrancière conduit aux nuages. D'autre part, le « professionnalisme », si nous osons nous exprimer ainsi, peut dégénérer en superbe routine. Le progrès véritable est à égale distance de ces directions extrêmes. L'enseignement ménager doit être fondé sur les sciences naturelles et les règles empruntées à l'hygiène. Les travaux à l'aiguille supposent la connaissance du dessin. Maintenanons cet enseignement professionnel sur des bases théoriques sûres ; veillons soigneusement à ce qu'il ne tombe point dans l'empirisme et nous n'aurons pas à craindre que l'enseignement ménager ne nuise à la culture générale, qui doit être aussi l'apanage de la jeune fille.



L'ABBÉ RAMBAUD

L'homme et l'œuvre

Les pages suivantes ont été publiées dans le *Journal du Salut public* de Lyon, du vivant de M. l'abbé Rambaud. Maintenant que M. Rambaud n'est plus, nous voulons faire revivre quelques traits de la physionomie de cet infatigable éducateur. M. Rambaud a inauguré une méthode nouvelle qu'il a exposée dans un ouvrage intitulé : *Méthode d'enseignement raisonné*.

L'Académie de Lyon voulant honorer la vie insigne de M. l'abbé Rambaud, quand elle lui a décerné le prix Clement Livet, s'est honorée elle-même par le juste discernement d'un mérite exceptionnel, comme la modestie qui l'accompagne.

Nulle physionomie n'est plus populaire à Lyon, que celle de l'abbé Camille Rambaud. Nulle personnalité n'est plus intéressante par ses aspects si divers et même parfois d'apparence contradictoire.

Un labeur immense et une généreuse abnégation de tout ce que le monde chérit, le bien-être et la renommée justifient amplement l'affection qu'on lui porte dans un milieu éclairé. Quant au peuple, il lui sait gré de cet optimisme indulgent qu'il traduit par une expression familière : avoir une manche large.

L'abbé Rambaud a trop tourné contre lui-même les rigueurs monastiques pour qu'il lui en reste à distribuer au dehors.

Voici au surplus comment Monseigneur Foulon le dépeignait à deux membres du haut clergé de Paris auxquels il proposait une visite à la Cité de l'Enfant Jésus : « Vous verrez un homme qui a créé des merveilles dans notre ville, sans être en règle, ni avec l'Académie, ni avec la Préfecture, ni avec l'Archevêché. Mais c'est un saint... »

En s'exprimant ainsi, le Cardinal primat des Gaules paraphrasait sans le savoir, ce mot d'un philosophe contemporain : « Il n'y a pas de saint, qui ne soit à sa façon, un révolté ; » révolté contre le formalisme dont la tyrannie amortit nos élans, révolté contre la bassesse et la méchanceté ambiantes, révolté contre l'égoïsme et l'injustice dans les affaires publiques et privées ; révolté enfin contre les entraînements de sa propre nature qui le courbe impérieusement vers le mal.

Sur ce dernier point principalement, l'abbé Rambaud est impitoyable. A l'imitation de saint François d'Assise, il appelle volontiers son corps « frère âne. » Jusqu'en 1872, époque à laquelle il fit une grave maladie qui le mit aux portes de tombeau, il couchait sur une planche. Par ordre du médecin, il accepta un matelas, mais non sans se plaindre du sybaritisme auquel on le condamnait.

Son cabinet de travail est un recoin mal éclairé. Pas un de ses assistés qui ne soit plus confortablement logé.

Au lendemain de la séance de l'Académie, une congestion de la rétine l'a privé d'un œil. Cet accident aurait pu avoir des conséquences encore plus graves, puisqu'il est dû probablement à un travail de nuit prolongé à la lueur tremblotante d'un pauvre « chelu, » ainsi qu'aux préoccupations qui l'assiègent sans cesse.

Vous croyez peut être qu'il s'est plaint de la cruauté du sort ? Ce serait mal le connaître. Il s'est réjoui de l'épreuve, si forte soit-elle ; sauf la difficulté de continuer désormais sa volumineuse correspondance, il estime que cette expiation était bien due à un si grand pécheur que lui. Et il le croit comme il le dit.

Nul plus que lui n'a horreur du tintamarre de la presse. M. Rougier, rapporteur de la commission de l'Académie, chargé de développer les motifs du choix de l'abbé Rambaud, sait bien quelle répugnance son lauréat professe pour tout ce qui le met en vedette.

Désireux de s'édifier sur les sentiments de ceux qui lui doivent un abri sur leurs vieux jours, il avait interrogé plusieurs habitants de la Cité ; mais il n'a rencontré partout que la frayeur d'une curiosité indiscreète, résultat inattendu de leur vive gratitude : « Vous lui ferez tant de peine, disait-on à l'honorable rapporteur, si vous lui parlez de lui. »

Il faut cependant que l'humilité chrétienne ne dégénère pas en duperie, à une époque où il est de bon ton de bafouer les plus nobles fondations destinées à soulager la misère, pour peu qu'elles aient une attache religieuse. Et jamais meilleure occasion s'est-elle présentée, de protester par des faits éclatants, contre une prévention intéressée ?

Nous nous tairions peut-être devant une concurrence efficace d'une bienfaisance laïque ; mais ne serait ce pas une désertion de répondre par le silence aux sarcasmes des prétendus amis de l'humanité en détresse qui laisse aux cléricaux la charge de mettre leurs théories en action ?

Que M. l'abbé Rambaud veuille donc me pardonner de lui faire violence sur ce point. Aux heures de combat pour le bien, sa modestie serait un empêchement, alors que nous avons besoin de crier aux quatre vents du ciel : Voilà ce qu'ont fait les nôtres ! Que la franc maçonnerie montre donc ses merveilles !

M. Camille Rambaud était, vers l'an 1850, associé d'une maison de soieries dont les affaires périllicitaient. Son intelligence servie par une activité exceptionnelle, lui permit de rendre bientôt la sécurité

à ses cointéressés. Lui seul semblait n'y attacher que peu de prix. Il avait des ambitions plus hautes, sans savoir comment les exercer.

Un jour un gamin qui vendait des allumettes, se présente comme une bombe dans le magasin en faisant résonner violemment le timbre de la porte. M. Rambaud, dérangé dans son travail, va pour administrer une correction au gavroche ; mais séduit par son air de franchise, autant que par son misérable accoutrement, il se borne à l'admonester et à l'interroger sur ses exploits.

A cette question : As-tu fait ta première communion ? l'autre répond : Moi M'sieur, j'sais pas ce que c'est. Ce mot fut une révélation à M. Rambaud, et il se promit de faire le catéchisme aux petits vagabonds de la rue. Sitôt qu'il eut la main dans l'engrenage, le bras ne tarda pas d'y passer, puis le corps tout entier. Il étudia le catéchisme pour son propre compte, se fit une conviction raisonnée et dès lors, voulut s'engager à soulager la misère dans sa plus large acception.

Avec l'enfance délaissée, il adopta les incurables. Une première construction, qu'il éleva à ses frais sur le terrain des Hospices et qui a été englobée plus tard dans les vastes bâtiments de la Cité Rambaud, était destinée à offrir un asile, soit aux réunions d'enfants à instruire, soit aux malades hommes, atteints des mêmes affections que les femmes recueillies par M^{me} Garnier à l'hospice du Calvaire.

Rien ne l'effrayait, ni la fatigue, ni les dégoûts, ni les dépenses.

Sur ces entrefaites, un collaborateur inattendu lui tomba littéralement du ciel. Un beau jour il vit arriver, monté sur un cheval de race, un jeune homme de fière tournure qui venait visiter son chantier et savoir au juste, ce qu'était cet étrange négociant qui faisait tant jaser à Lyon et dont on annonçait même l'entrée prochaine en religion.

M. du Bourg, tel était le nom du survenant, apparenté aux meilleures familles de Lyon, ayant devant lui un avenir brillant, possesseur d'une belle fortune, ce qui achevait de lui donner une large surface dans le monde élégant, se sentait, chose extraordinaire, tenaillé par le même tourment moral, qui avait transformé M. Camille Rambaud. A eux deux, ils étaient dignes de s'entendre, ce qui ne demanda que quelques entretiens. Mais comme le maître se méfiait de la fermeté de ce disciple improvisé, il lui fit adopter, en s'y soumettant lui-même avec bonheur, le costume de la blouse, que le député Thivrier croit avoir inventé.

C'est ainsi que l'on voyait parfois les jours de marché, M. du Bourg aller aux provisions sur le quai Saint-Antoine et au retour, prendre un peu de repos sur les banquettes de la place Bellecour. Si d'aventure, l'une de ses danseuses de l'hiver précédent l'avait aperçu en ce modeste équipage, elle n'aurait sans doute pas estimé son bourgeron bleu au même degré, qu'un habit noir agrémenté de cravate blanche. Pourtant la livrée du travail obscur cachait ce qu'il y a de plus noble au monde, le sacrifice joyeusement accompli.

L'accoutrement valait en outre aux deux aspirants à la perfection, les insultes des polissons du quartier, qu'ils allaient bientôt transformer. A l'imitation du touchant *Poverello* d'Assise, ils s'étaient dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, car le moment était venu de réaliser une conception mieux assise que les premières tentatives dont j'ai parlé.

On connaît les inondations de mai 1856 ; le Rhône rompant la

digue de Vaux, avait renversé les frêles maisonnettes des Brotteaux et de la Guillotière où nichaient tant de pauvres gens.

M. Rambaud avait recueilli de ces malheureux, tout ce que pouvait contenir son refuge, et sa charité ne se borna pas à leur donner le vivre et le soutien, il se fit leur cuisinier et leur prédicateur. Ses ragoûts furent-ils irréprochables ? Je n'oserais pas en juger, mais l'intention y était et il prenait sa revanche en montrant à ses hôtes moitié sauvages, un visage souriant qui faisait passer ses familières homélies.

A la suite de cette expérience, il résolut de consacrer désormais ses efforts à la vieillesse indigente, sans abandonner l'adolescence ignorante. La fortune de M. du Bourg et la sienne que vinrent accroître les dons de leurs amis et admirateurs, permirent de commencer l'édification de la Cité, telle qu'elle existe au'ourd'hui. L'église occupait le centre d'un vaste quadrilatère emprunté aux terrains des Hospices, et les cinq ou six cents mille francs que les deux amis avaient, d'entrée de jeu, mis en commun ne suffirent pas à l'achever, ses proportions étant plus vastes que ne le comportait sa destination.

Ce monument écrase ce qui l'entoure ; mais aussi il est comme le cœur de la Cité, où le sang vient constamment affluer pour se répandre vivifié dans les divers organes.

En 1860, M. Rambaud qui était allé faire ses études théologiques au Séminaire de Saint-Louis des Français à Rome et y avait été ordonné prêtre, vint prendre son poste de dévouement et permettre à M. du Bourg d'achever pareillement sa rupture avec le siècle. Les années qui suivirent furent employées à compléter l'ensemble de la Cité, ce qui eut lieu vers 1863, grâce à des efforts inouïs et à la générosité toujours active de quelques amis haut placés.

Plus tard, la guerre qui éclata avec la Prusse, vint donner à l'abbé Rambaud un nouveau stimulant. Le temps d'obtenir sa nomination d'aumônier militaire, nous le retrouvons à Metz où son patriotisme eut cruellement à souffrir.

A la capitulation, il partit pour Kœnigsberg et se fit un devoir de partager les souffrances de nos pauvres soldats. Il les avait consciencieusement accompagnés dans leurs longues étapes à pied, à travers l'Allemagne hostile ; comme eux il couchait sur la dure, mangeait le pain noir, sans accepter le moindre privilège.

Aussi, comme il était adoré de ses enfants. Au milieu de l'hiver terrible 1870-1871, il s'appliqua à leur procurer quelques soulagements. Les offrandes qui lui arrivaient de France et les subventions de l'autorité allemande, subjuguée par son entrain et son sens pratique, lui servirent à édifier une immense baraque en bois, chapelle par le haut — on y célébrait la messe les dimanches et jours de fête — atelier par le bas, on y fabriquait des galoches tout le long de la semaine. Un rideau marquait la séparation et les prisonniers trouvaient à cet arrangement des avantages très appréciables de bien-être et de moralité dus à l'ingéniosité et au cœur ardent de l'abbé Rambaud.

(A suivre.)



La surabondance des explications obscurcit la pensée au lieu de la rendre claire et accessible.

(M. LOVAY.)